

Macias desserra le frein de la roue et se laissa aller. C'était son rendez-vous quotidien : à six heures, quand tombait le soir, il délaissait ses montres pour se laisser glisser le long de la pente qui partait de la petite place. Il partageait le plan incliné avec les enfants qui, à cette heure de sortie d'école, envahissaient le lieu. Bonheur suprême ! Les lois de l'inertie étaient un bienfait, et non des moindres, que lui prodiguait sa paralysie.

Réparer les montres, débusquer les pentes : c'était là son univers. Il ne lui en fallait guère plus. La précision de certains mécanismes lui procurait un vertige comparable à celui que pouvait lui offrir une pente. Au fond, tout n'était qu'une question de temps.

Parfois, les enfants l'attendaient au bord de la piste pour le suivre dans la descente. Certains, même, s'asseyaient sur ses genoux atrophiés ; c'était comme un jeu et chacun prenait part à cette illusion. Pour eux, sa paralysie était une récréation : l'assemblage de son fauteuil et de son corps leur faisait le même effet qu'un toboggan ou une balançoire. Macias, lui, avait la sensation que les enfants lui restituaient les gestes mêmes dont la vie l'avait privé. Ils le comprenaient, le choyaient comme une mascotte. Tout l'appareillage

orthopédique disparaissait dans un sourire, dans un cornet de popcorns ou dans les papiers de caramels qu'ils lui lançaient.

De temps à autre, il se faisait conduire sur les bandes de gazon qui bordaient la piste, et il chronométrait la tombée du soir. Il était exact en tout. Il aimait tant l'odeur du gazon fraîchement tondu qu'il était capable de calculer le nombre de rotations effectuées par la tondeuse du jardinier. Le matin, en revanche, c'était lui qui végétait au soleil. Il lisait les vieux annuaires d'horlogerie, les *Mecánica Popular*, et préparait la livraison des montres. Quand il était à court de travail, il fermait l'atelier, traversait la petite place et entamait une conversation avec le jardinier, un vieillard vermoulu aux yeux humides. Il laissait alors l'air tiède et sulfureux de la ville le pénétrer par tous les pores. Mais ils avaient rarement l'occasion d'achever leur brin de causette. Les enfants finissaient par le réclamer et lui, il se laissait traîner jusqu'aux pistes inclinées. Il faisait partie du paysage. À l'intérieur de ce périmètre, il cessait d'être un handicapé.

Il éprouvait aussi un vif plaisir à observer la marche du cadran solaire, une œuvre contemporaine que la municipalité avait fait installer au bord du chemin de promenade. Depuis qu'on avait retiré le vieux manège, c'était devenu un des pôles d'attraction du lieu.

Quelques années auparavant, cette petite place était encore une décharge publique au milieu de laquelle

se trouvait, seule, une improbable balançoire. Les tonnes de ciment qu'on y avait déversées furent, somme toute, une aubaine pour Macias. Sans le vouloir, les conceptions de l'urbanisme moderne avaient fait de son handicap un privilège. Son fauteuil pouvait circuler, gagner les sommets et redescendre sans lui réclamer de gros efforts. Les voies d'accès étaient protégées par des rambardes de fer forgé arrondies dont la courbure formait une palissade continue et uniforme. En bordure, semblables à un talus qui aurait recouvert les déchets d'antan, s'étalaient les bandes de gazon. À l'intention des patins et des patinettes, on avait évité de faire des marches ; les moins expérimentés pouvaient se tenir aux rampes. Et, à la lisière du béton, fleurissaient une demi-douzaine de bancs aux volutes capricieuses. Peu pratiques, toutefois. Un soir, Macias avait essayé de s'adapter à l'un d'eux. Peine perdue... Sous l'éclairage au mercure, les bornes de sécurité au milieu des graviers conféraient à l'ensemble l'aspect d'un paquebot. La nuit, au milieu de cette marée de lumière amarante, la solitude des bancs donnait le frisson. La petite place ressemblait alors à un gigantesque navire en cale sèche, à la ligne de flottaison intacte.

Mais la nuit, dans son petit atelier, Macias se consacrait à ses montres ; il réparait des couronnes, ajustait des balanciers, réglait des engrenages. Peu à peu, il avait acquis le sentiment d'être un artisan d'un autre âge, sorte d'alchimiste du temps, capable de transfor-

mer secondes ou minutes en petites pièces d'une absolue synchronie. Pour lui, le temps était aussi concret que les roues de son fauteuil. Il ne s'agissait pas du temps cyclique, au sens où l'entendent les philosophes, mais plutôt de l'équation entre vitesse et distance. Son absolu et la formule de cet absolu pouvaient se résumer en un temps constitué d'espace. Tout comme ses mécanismes, ces spéculations pouvaient l'occuper jusqu'à l'aube. Chaque dysfonctionnement lui lançait un défi. Confronté à un pont d'ancre défectueux, il éprouvait le même vertige que face au vide prévisible des pentes. Voilà qui donnait du sens à la vie. Et sa vie à lui empruntait le chemin que lui traçaient deux fuseaux horaires : celui qui gouvernait son exaltation sur la place, et celui qui le retenait dans son atelier. Dans chacun de ces deux intervalles, le bonheur de Macias ne faiblissait pas.

Quand il arriva au bas de la pente, il huma à longs traits la bouffée de revanche que lui procurait cette nouvelle descente. C'était l'été ; il faisait chaud. À sa barbe perlaient de petites gouttes de sueur. Mais sa satisfaction était visible. Il inclinait son imposante cage thoracique sous les tonnerres d'applaudissements que les enfants faisaient éclater en haut de la côte : il contractait ses formidables biceps, tout en arborant un sourire enfantin. Le cadran solaire indiquait six heures et deux minutes. Un imperceptible rictus de fierté illumina son visage.